

Entretien avec Richard Brouillette

Michel Euvrard

Volume 14, numéro 1, hiver–printemps 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33811ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Euvrard, M. (1995). Entretien avec Richard Brouillette. *Ciné-Bulles*, 14(1), 8–11.

«Je suis un cinéfilms de Groulx.»

Richard Brouillette

par Michel Euvrard

Victime en 1981 d'un grave accident de voiture, Gilles Groulx, on le sait, a vécu ses dernières années dans un centre d'accueil à Saint-Hyacinthe puis à Longueuil. À partir de 1989, Richard Brouillette — il avait alors 19 ans — venait le voir régulièrement et il a filmé leurs rencontres et leurs conversations.

Même si j'ai peu connu Groulx et si je ne plaçais pas ses films aussi haut que, par exemple, Patrick Straram, ce n'est pas sans appréhension que je suis allé à la projection de **Trop c'est assez**. Ce très jeune cinéaste, ayant tourné dans de telles circonstances, allait-il savoir éviter le voyeurisme et le misérabilisme? Son film ajoutait-il quelque chose à la connaissance, à la compréhension, à l'amour de l'œuvre de Groulx, donnait-il envie de voir ou de revoir ses films?

La réponse est: oui. On découvre là dans son dénuement un homme certes éprouvé, parfois absent, à qui cela demande parfois un effort visible — et émouvant — de revenir vers ses interlocuteurs, mais qui se montre alors d'une lucidité, d'une ironie en même temps que d'une bonté et d'une humanité totales, filmé qu'il est avec une attention, une sensibilité, une qualité d'écoute sans défaut.

J'ai rencontré Richard Brouillette à la galerie d'art-cinéma *Les projections libérantes* sur la rue Rachel dont il est l'un des animateurs, endroit hybride, à la fois appartement, salle de montage, bistro, salle de cinéma et lieu d'exposition. Ce grand jeune homme de 24 ans a laissé les études collégiales parce que les cours étaient «une thérapie de groupe» et que les professeurs de cinéma étaient «complètement à côté de la plaque, moralisateurs et réactionnaires...»

Mais il est, sur Groulx et tout ce qui se rapporte à ses films, d'une érudition inépuisable, il suit un cours de latin à l'Université de Montréal, ambitionne de lire Lucrèce dans le texte et avoue: «Je suis un écrivain frustré; je ne sais pas si je ferai un autre film, ou alors ce sera une adaptation des *Métamorphoses* d'Ovide. Mais imagine, présenter ce projet-là à Téléfilm Canada ou à la Société générale des industries culturelles!»

Ciné-Bulles: *Le tournage et le montage du film sur Gilles Groulx t'ont demandé plusieurs années...*

Richard Brouillette: Cinq ans. En fait, j'ai tourné pendant quatre ans. Je n'ai pas, comme beaucoup d'autres, attendu d'avoir de l'argent pour tourner!

Ciné-Bulles: *Comment l'idée du film t'est-elle venue? Connaissais-tu Groulx, ou est-ce en voyant ses films?*

Richard Brouillette: C'est en voyant ses films. Je suis arrivé tard dans toutes les disciplines, j'ai vu mon premier film à 16 ans, puis j'ai commencé à aller un peu plus au cinéma. À un moment donné, j'ai été à l'Office national du film (O.N.F.) voir les films de tous les cinéastes dont j'avais entendu parler, et ce sont ceux de Groulx qui m'ont le plus impressionné. Quand j'ai vu **le Chat dans le sac**, j'ai été sidéré. Non seulement je voyais quelqu'un véritablement «filmer le réel», mais il y avait un discours fort. Non seulement je me reconnaissais, mais c'était beau! À cette époque-là, j'ai commencé à travailler à la Cinémathèque québécoise avec Pierre Jutras à la rédaction de l'*Annuaire du cinéma*. On parlait évidemment souvent de cinéma québécois et un jour je lui ai demandé pourquoi Gilles Groulx ne faisait plus de films. Il m'a raconté l'accident de Gilles, et qu'il vivait dans un centre d'accueil. Il m'a donné son numéro de téléphone et je l'ai appelé. J'ai dit que j'étais étudiant et que j'aimerais le rencontrer. «Bien, amène une bouteille de rouge.» J'ai donc été le rencontrer et j'ai été révolté de voir dans quelle situation il se trouvait. Je suis tombé en amour avec lui et j'ai décidé de faire un film. C'était en 1989.

Ciné-Bulles: *Tu le lui as proposé?*

Richard Brouillette: Oui. Que je vienne le voir avec caméra ou sans caméra, cela ne l'a jamais dérangé. Avant son accident, c'était le contraire, cela l'embêtait énormément. Dans un film de Charles Binamé pour Radio-Québec, **Vanier présente son show de monstres**, il y a une séquence où Groulx déclare: «Je

Trop c'est assez

16 mm / coul. et n. et b. /
105 min / 1995 /
doc. / Québec

Réal. et mont.: Richard Brouillette

Image: Michel Lamothe

Son: Claude Beaugrand,
Pierre Bertrand et Simon Goulet

Mus.: Éric Morin

Prod.: Richard Brouillette -
La Guilde des réalisateurs
cinématographiques

Dist.: Cinéma Libre



Richard Brouillette (Photo: Véro Boncompagni)

n'aime pas cela me produire devant une caméra, il y a quelque chose qui me brûle en dedans, c'est pour cela que je suis derrière. Je n'aime pas cela, paraître. Cela paraît pas?»

Voir des gens lui faisait plaisir; moi, il m'aimait bien.

Ciné-Bulles: *Tu y allais parfois simplement pour le voir.*

Richard Brouillette: Bien sûr, mais de moins en moins. La dernière année, j'y allais moins souvent et je me le reproche, c'est peut-être là qu'il aurait eu le plus besoin que je vienne le voir — quoique lorsqu'il a déménagé de Saint-Hyacinthe à Longueuil, plus de gens venaient le voir. Outre sa femme Barbara, bien sûr, Martin Duckworth y allait régulièrement, Pierre Falardeau, André Forcier, Bernard Gosselin, Michèle Guérin, qui avait monté **Au pays de Zom**.

Ciné-Bulles: *Quand tu y allais pour tourner, vous étiez combien?*

Richard Brouillette: Nous étions trois, moi, un caméraman et un preneur de son; le caméraman était Michel Lamothe, le preneur de son au début était

Claude Beaugrand, puis Pierre Bertrand, puis Simon Goulet. J'expliquais à Michel et au preneur de son à peu près ce que je voulais faire sortir de cette journée de tournage. On arrivait, et chaque fois Groulx commençait par faire beaucoup de coq-à-l'âne; pour ne pas déranger son expression, je ne donnais pas beaucoup d'indications. Je parlais avec Gilles, et on avait ce qu'on avait!

Ciné-Bulles: *Tu avais un plan d'ensemble, une idée de ce dont tu aurais voulu qu'il parle, mais si cela n'allait pas dans cette direction...*

Richard Brouillette: Gilles, il ne fallait pas le presser de questions parce qu'il avait alors tendance à se refermer; il désamorçait tout le temps les questions...

Ciné-Bulles: *On ne pouvait pas vraiment suivre un plan?*

Richard Brouillette: Non, et au montage j'ai essayé de ne pas trop couper, de ne pas trop essayer d'imposer une logique à son expression, de lui laisser le plus possible son rythme propre; je le laissais aller ailleurs, mais il prenait beaucoup de temps pour arriver à un



Barbara Ulrich dans *le Chat dans le sac*

plan, à une structure, et parfois j'étais obligé de le ramener. J'avais très peur que des choses que j'aurais aimé qu'il dise ne soient pas claires dans le film.

Ciné-Bulles: *As-tu commencé à tourner dès que tu as eu l'idée du film, ou avais-tu beaucoup parlé avec Groulx avant de commencer?*

Richard Brouillette: J'avais été le voir peut-être une dizaine de fois avant de commencer à tourner. Au début, cela a été fait dans l'urgence de dénoncer la situation dans laquelle se trouvait Gilles, pour que les gens réagissent à cela et qu'il puisse mener une vie plus digne, et puis cette urgence s'est peu à peu diluée dans ma vie. J'ai beaucoup vieilli avec le film, et je pense que cela n'a pas été une mauvaise chose de l'avoir fait sur cinq ans. J'ai pris de la maturité en vivant avec le film tout le temps en tête.

Ciné-Bulles: *Combien d'heures de film as-tu tournées?*

Richard Brouillette: À peu près 15 heures.

Ciné-Bulles: *Exclusivement au centre d'accueil, dans la chambre de Gilles?*

Richard Brouillette: On a tourné à l'Université Concordia, où il avait été invité, mais cela n'était pas

très intéressant parce que les étudiants n'intervenaient pas et Gilles parlait beaucoup d'histoires bibliques. À Ottawa, lors de l'Hommage à Groulx au Musée des beaux-arts du Canada, il y avait un auditoire, il a été bien obligé de parler, et il le fait d'une manière tout à fait logique et structurée. C'est à peu près le seul moment où il parle de ses films, parce qu'il n'aimait pas parler de son travail. Il y a eu un tournage à Saint-Henri — je voulais le faire parler de ce quartier. J'aurais aimé qu'il parle des Cinéastes associés, la compagnie qu'il avait formée avec les cinéastes qui avaient quitté l'O.N.F. en même temps que lui en 1965... Il y est retourné plus tard, mais comme pigiste; la demande qu'il a faite en 1980 pour devenir permanent a été rejetée. Cela aurait beaucoup changé sa situation après son accident s'il avait été permanent.

J'aurais aimé aussi le faire parler de la censure de **Normétal**, une chose horrible; il y a un article de Michel Régnier dans **Objectif** où il dit de la copie originale de **Normétal** qu'il a vue à la salle de montage que c'est un des plus beaux films faits ici. Il y a une vidéo d'un séminaire que Groulx a donné au Cégep Montmorency à l'invitation de Réal La Rochelle — c'est à cette occasion qu'il a écrit **Propos sur la scénarisation** — où il dit que jusqu'à **24 heures ou plus** il a fait continuellement de l'auto-censure.

Ciné-Bulles: *Mais on sent très bien dans ton film que Groulx n'était pas intéressé à revenir sur le passé, à faire des bilans; il dit: «Je veux vivre.» Est-ce qu'il avait des projets?*

Richard Brouillette: Oui. Il y avait un projet de film qui s'appelait **les Trottoirs de la Providence**; il s'agissait de filmer les trottoirs, les dessins que les enfants font dessus, les objets... Cela aurait été un court métrage, avec un commentaire en voix off. L'idée lui en était venue quelque temps après son accident, alors qu'il se déplaçait en chaise roulante, le regard toujours fixé sur le trottoir, et la Providence, c'était le centre d'accueil où il gîtait. Cela rejoignait l'idée de filmer des graffitis. Il en a parlé dès 1985 dans une entrevue à Radio-Québec, et il y pensait toujours cette année... Mais il avait beaucoup d'appréhension, il doutait énormément de lui-même, il avait peur de ne plus être capable et il s'est retrouvé pris à la gorge par cela, même pour peindre.

Sa peinture, toutes ces années-là, a été une forme d'acte, mais je l'ai rarement vu peindre. Je me suis quasiment mis à genoux pour qu'il accepte d'être

filmé en train de peindre. Ce plan est le dernier que j'ai tourné avec Gilles et le dernier plan du film.

Pourtant une fois, dans le train qui nous emmenait à Ottawa pour l'Hommage au Musée des beaux-arts du Canada, nous étions assis face à face, Michel Lamothe et moi d'un côté, Barbara et Gilles de l'autre, et Barbara, pour le plaisir de la chose, emprunte la caméra de Michel et la dirige sur moi; l'image n'étant pas au point, elle dit: «Gilles, aide-moi, je ne sais pas quoi faire.» et Gilles, avec à peine un coup d'œil à la lentille a immédiatement fait le point, comme s'il avait utilisé une caméra la veille.

Ciné-Bulles: Dans ton film, on retrouve des extraits des films de Gilles: comment les as-tu choisis?

Richard Brouillette: Dans le **Chat dans le sac**, par exemple, un peu comme dans **À tout prendre** pour Jutra, il y a des moments qui se sont retrouvés ensuite dans la vie de Gilles. Dans **À tout prendre**, il y a plusieurs allusions au fleuve, il y a une séquence où Jutra marche sur une jetée... Dans le monologue du **Chat dans le sac** où Barbara parle de Claude, on dirait que c'est de Gilles qu'elle parle, alors qu'ils commençaient à peine à se connaître. C'était Marie-Josée Raymond qui devait jouer le rôle, et puis un jour, dans un party, Gilles a vu une jolie jeune fille et lui a proposé de faire un bout d'essai; Barbara, car c'était elle, a trouvé cela bien drôle...

Dans **Où êtes-vous donc?**, il y a un monologue de Georges Dor où il parle de son âge, et là où il va être placé dans mon film, cela va être un moment dur: «J'ai l'âge qu'on me donne. Il y en a qui me donnent beaucoup, il y en a qui me donnent pas grand chose, il y en a qui me donnent pour mort.» Quand Gilles est mort, on en a très peu parlé dans les médias; dans **Voir**, il y avait tout juste un entrefilet. Cela a été la même chose pour tous les cinéastes québécois sauf Jutra. Dans le **Refus global**, Borduas écrit: «Finis l'assassinat massif du présent à coups redoublés du passé et du futur»...

Ciné-Bulles: Et aujourd'hui, c'est l'inverse!

Richard Brouillette: C'est cela; les gens de mon âge ne connaissent pas du tout le passé, ils ne connaissent pas l'histoire du Québec ni l'histoire mondiale, ni les œuvres du passé. Pourtant, à chaque fois que je montre un film de Groulx à quelqu'un, il tombe sur le cul: «Mon Dieu, si on pouvait en voir plus souvent!» Mon film est un film de passeur: je suis un cinéfil de Groulx. ■

